

Cornell University
Department of Romances Studies
Jacques Coursil
Visiting Professor

SEMINAIRE

2003-2004

La Négritude dans la poétique d'Aimé Césaire

Paris années trente

Le point commun entre les écrivains de la Négritude, qui viennent tous de pays colonisés différents, est le Paris des années trente où ils se rencontrent comme étudiants. Ce Paris est celui de l'activité surréaliste, des arts nègres, de la peinture cubiste, de la nouvelle musique atonale et du jazz. C'est aussi le Paris des internationales ouvrières, et surtout le Paris, capitale d'un puissant empire colonial dont ils sont les ressortissants et les victimes.

Comme tous ses compagnons dans leur pays d'origine respectif, Césaire, en Martinique, a subi le colonialisme ; à Paris, il le découvre comme empire et comme système. Fallait-il que la chape de l'aliénation coloniale soit parfaite pour que la condition nègre n'apparaisse qu'à Paris,

capitale métropolitaine, et non dans les lieux coloniaux eux-mêmes?

Pour les écrivains de la Négritude, Paris des années trente est le lieu où l'expérience coloniale se réalise en objet de discours.

« L'écriture avait surgi au fondoc d'une blessure que j'ignorais encore ».

Apparition du mot « Négritude »

Il ramasse ce mot de "nègre" qu'on lui a jeté comme une pierre

Jean-Paul Sartre Orphée Noir p xiii Préface à
Léopold Sedar Senghor, Anthologie de la Poésie
Nègre et Malgache PUF 1948 Paris).

Le mot «Négritude» renverse une insulte raciste en un terme chargé de sens et valorisant : « Nègre », c'est «ma révolte, ma gueule, mon nom». Elle renverse ainsi une blessure quotidienne et cinq fois centenaire en une mémoire : « j'habite une blessure sacrée » .

La Négritude est aussi une inversion du regard que porte un être humain inférieurisé sur sa condition propre. Dans sa préface de 1948, Jean-Paul Sartre écrit:

Voici des hommes noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voit ; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de sa peau c'était un regard encore, de la lumière condensée.

L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. (Jean-Paul Sartre Orphée Noir p xiii)

Par l'avènement de la Négritude, commente Sartre, le regard pur et sans vis-à-vis du Blanc, de celui qui pensait avoir réalisé la condition d'homme, se trouve à son tour regardé et par là même humanisé ; la lumière est désormais éclairée par l'ombre. Elle ébranle cette certitude de l'homme blanc d'être homme, certitude, écrit-il d'en dévoiler l'essence secrète. () Frantz Fanon écrit en 1952 sur cette posture transcendante du Blanc colonialiste : «Le Blanc s'acharne à réaliser une condition d'homme. Le Blanc est enfermé dans sa blancheur ».

Édouard Glissant écrit (1959) sur la Négritude de Césaire : « Le poète ... réclame une place à la lumière du monde. C'est, au sens plein, la co-naissance au monde et de soi-même ; auparavant n'a existé que la nuit de l'esclavage, puis la non-connaissance (imposée) de soi. Voici l'homme enfin debout et il voit dans ses frères » :

véritablement les fils aînés du monde ...

chair de la chair du monde palpitant du mouvement même
du monde (Césaire)

Négritude comme parole première

, Jean-Paul Sartre (1948) écrit :

Il n'y a pas si longtemps la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cent millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. (Jean-Paul Sartre Orphée Noir p xLvi Préface, Senghor PUF 1948 Paris)

La Négritude, «le grand cri nègre» s'entend comme la négation d'un déni inhérent à l'ordre colonial, celui de parler. La société coloniale ne connaît pas le

dialogue, car l'Autre est supposé sans langage propre. « je serai la bouche de ceux qui n'ont point de bouche (Cahier)»

Prospero à Caliban: ...je t'ai appris à parler... (in Shakespeare et Césaire)

Dans ces années trente où le colonialisme est triomphant, le mot « Négritude » ébranlera un monde, un ordre social qui ne s'est jamais parlé qu'à lui-même. Ce mot, par son apparition même, est déstabilisant : « la poésie joue ici à plein son rôle d'acte libérateur ».

La Négritude pose et impose le «nègre», jusqu'alors exclu, comme sujet libre dans l'ordre de l'échange verbal, dialogue faussé dans lequel le colonisé n'avait pas la parole. C'est un acte d'écriture.

Dénis nègres – édifice complexuel

Sous le mot « Négritude » (toutes acceptions confondues), il y a, souligne le psychiatre Fanon, un « édifice complexuel » de dénis : déni d'humanité (infériorité raciale), dénis de culture (sauvagerie) déni d'antiquité (voir Diop et l'Egypte), déni d'histoire (Glissant), déni de mémoire, déni des langues (voir Créolité). La liste est longue : dénis de nom (d'identité), de beauté, etc. Fanon décrit cliniquement cet édifice complexuel qui constitue l'architecture psychique du colonisé. Il écrit :

Nous estimons qu'il y a, du fait de la mise en présence des races blanche et noire, prise en masse d'un complexus psycho-existential. En l'analysant, nous visons à sa destruction. (Franz Fanon : Peau noire masques blancs Editions du Seuil Paris 1952 p11)

Ce « complexe psychique » est intériorisé ; Fanon note qu'il procède « par intériorisation ou, mieux, épidermisation de cette infériorité ». Ainsi, c'est une structure psychique déstabilisée que porte chaque sujet conditionné par le système colonial.

Quand on réfléchit aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale...

Aujourd'hui, le colonialisme est fini. Aux prises avec les nouvelles dimensions de la survie et de l'exclusion politique et économique des pays du Sud créés par la mondialisation des échanges, il reste de ces époques des traces qui constituent la matière de cette littérature.

Senghor et Césaire sur la Négritude.

La critique (et les écrivains post-négritude) ont abondamment souligné la distinction qu'il convient de faire entre la Négritude telle qu'elle se conçoit chez Léopold Sédar Senghor et celle d'Aimé Césaire. On distingue donc deux lectures du mot : une lecture essentialiste (Senghor) et une lecture historique (Césaire). Mais la confusion s'installe assez vite entre ces deux positions, ce qui fait qu'on pense souvent s'être délivré de la Négritude de Césaire en se délivrant de celle de Senghor.

L'Essentialisme de Senghor – le racisme antiraciste.

L'interprétation de la Négritude comme essence d'une race noire a été

popularisée par L. S. Senghor. Cette conception très répandue appartient, consciemment ou inconsciemment, aux certitudes ordinaires. Le poète Senghor chante l'essence noire de l'être nègre, l'essence noire de sa culture, l'essence noire de son lieu d'origine, l'Afrique noire. « Nègre » (ou noir) se donne, chez Senghor, inscrit dans les gènes de l'être, en même temps que dans la terre continentale d'Afrique. De cette essence originelle émane, selon lui, « la culture nègre ». L'Afrique «noire» matricielle devient la racine de l'être, le point et lieu d'origine du temps.

La Négritude, ensemble des valeurs de la civilisation noire
La Négritude sous-tend toute la civilisation africaine (idem p117)

C'est dire que je crois, d'abord et par-dessus tout, à la culture négro-africaine, c'est-à-dire à la Négritude, à son expression en poésie et dans les arts et, partant, de la biologie, comme de la préhistoire et de l'histoire africaines (idem p25) (nous soulignons)

Senghor transite par la préhistoire de l'Afrique et par la biologie pour éviter à tout prix l'historicité du racisme colonial, pour éviter les coupures historiques et symboliques qui spécifient, pour tous les conquérants esclavagistes, la définition de l'autre comme Autre. « Il y a que pour l'Afrique, écrit-il, la préhistoire est plus importante peut-être que l'histoire » idem 29. La Négritude devient dès lors un mythe bio-anthropologique.

La forme de cet argument est caractéristique de la pensée raciologique. Premièrement, l'assertion d'un axiome selon lequel il existe objectivement et originellement des races humaines. Deuxièmement, la donnée d'arguments d'autorité (aotechnoï rhétoriques) qui déplacent la question, du phénotype

(couleurs de peau...) vers le génotype (chromosomes, gènes).

écoutons battre notre sang sombre (Senghor, Chant d'Ombre)

Pour Senghor, la Négritude est un « ethonotype ». Pour le montrer, il n'hésite pas à comparer la Négritude à la « Germanité ». « L'idée d'une culture nègre transmise biologiquement est une hérésie anthropologique » (G. Ngala 109)

Sous cette conception senghorienne de la race, le renversement de l'insulte «nègre» en «Négritude» conserve intacte, cela semble indéniable, la structure de pensée logocentrique de l'essence. «Nègre» est ici un concept (binaire) dont le complémentaire logique est «Blanc».

Poésie et concepts : le « concept » de Négritude

La poésie, de quelque culture ou époque qu'elle soit, produit-elle des concepts ? L'interprétation conceptuelle du mot « Négritude » constitue un déplacement d'un objet poétique dans la métaphysique occidentale classique : « le concept de Négritude ». Or cette métaphysique rationaliste, mythologie blanche (J. Derrida), est précisément la cible de Césaire.

Parce que nous vous haïssons vous et votre raison (Cahier 27)

Pour Césaire la Négritude est subjective, non pas une « pierre » dans sa « surdité » d'objet, mais un sujet vivant.

Ma Négritude n'est pas une pierre, sa surdité ruée contre la clameur du jour
Elle (ma négritude) plonge dans la chair rouge du sol

Elle plonge dans la chair ardente du soleil (Cahier p47)
Elle trouve l'accablement opaque de sa droite patience. Cahier p 47

La Négritude essentialiste de Senghor est un produit de la mythologie Blanche.

Pour Césaire : «ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale » ; c'est une

histoire .

Poétique du mot «Négritude»

Les mots employés par la raison objective sont simples et couverts par des définitions qui spécifient leur classement et leur emploi. A l'opposé, les mots de la langue (et de la poésie) sont complexes; on les appelle après Ferdinand de Saussure, des signifiants ; ainsi "Négritude" n'est pas un mot simple et plein muni d'un sens univoque, mais comme tous les mots de la langue, un signifiant qui s'analyse en un radical (nègr) et un suffixe (-itude), intégrés en (nègr -itude). Chaque élément (appelé morphème) est variable et porte une part du sens. Le déploiement complet de cette variabilité lexicale s'appelle, depuis Aristote, une dérivation paronymique. Par exemple, la paronymie du radical «(nègr) se lit dans nègr-itude, nègr-isme, nègr-o, nègr-e, nègr-esse, nègr-illon, nègr-illonne, nègr-aille, nègr-ier (certains de ces emplois s'opposent) ; celle du suffixe (-itude) se lit dans d'autres mots comme (serv-itude), (lass-itude), (sol-itude), (hab-itude). A chacun de ses emplois, le mot «Négritude» déploie toute sa paronymie dans le discours. Plus simplement, chaque occurrence du mot réveille toutes les autres dans la mémoire signifiante du sujet. En d'autres termes, dans la langue (dans la poésie), les mots rayonnent. Dans le Logos, à l'opposé, le discours est linéaire et donne aux mots des valeurs sémantiques indépendantes, fixées par des définitions.

Suffixes (-itude | -ité)

Le "-itude" de (négr-itude) est un suffixe de type adverbial qui suppose un temps subjectif, un temps expérientiel. A l'opposé de cette expérience symbolique de la durée telle qu'on la trouve dans sol-itude, serv-itude, le suffixe nominal « ité », (african-ité, german-ité) désigne une essence, une idée. En d'autres termes, «-ité» est nominal et «-itude», verbal. Dans la langue française, le suffixe "-itude" contient un sème du temps ; chez Césaire, c'est une durée de « souffrance ».

Jean-Paul Sartre n'aimait pas le mot de Négritude qu'il trouvait laid : « Le terme assez laid de « négritude » est un des seuls apports noirs à notre dictionnaire XVIII» (souligné par nous). Je crois qu'il trouvait ce néologisme difficile et impropre à la conceptualisation. Il est clair en effet que la tradition logicienne utilise des suffixes nominalisants comme (-ité) pour forger des concepts, et non pas adverbialisant comme (-itude), car la déductibilité des concepts (essentialisme) ne supporte ni la mesure, ni le temps tel qu'il est souligné dans «-itude» . Pour forger des concepts, on utilise le suffixe (-ité) comme dans african-ité (Senghor), judé-ité (Memmi), créol-ité.

Dans le discours ordinaire de cette époque coloniale, le « nègre » n'a pas de langue : le français est la langue des français. Les autres « l'empruntent ». Sartre qui le dénonce, en même temps qu'il en use.

Ainsi, la Négritude de Césaire n'est pas une africanité comme chez Senghor ; sa Négritude est le «pays natal» parce que c'est pays natal, la Martinique, est un pays de Négritude.

Senghor écrit :

Tout d'abord, Césaire a dit « Négritude » et non pas « Négrité ». A juste raison. C'est que le suffixe en -itude a une signification plus concrète que le suffixe en -ité. ...Ce n'était pas un jugement de valeur, mais d'identité »¹³⁷

Quant à la francité, je la définis comme l'ensemble des valeurs de la langue et de la culture, partant, de la civilisation française. De même que j'ai défini la Négritude comme « l'ensemble des valeurs de la civilisation noire » - à cela près que le suffixe en -itude, plus concret nous l'avons vu, traduit mieux l'enracinement. ¹⁵⁸

Par un sophisme connu, Senghor, maître grammairien comme Césaire, n'hésite pas à affirmer, contre toute raison linguistique, que (-itude) est un suffixe d'essence nominalisant et que dès lors, le mot «Négritude» désigne le fait d'être de race nègre. Par ce sophisme morpho- sémantique patent, le concept de race entre en jeu. Or si nous savons que parler de racisme, c'est parler d'un phénomène dévastateur dans l'histoire du monde colonial et post-colonial, nous savons aussi que parler de races humaines, c'est à l'opposé, ne parler de rien. L'expérience nègre ne se vit qu'avec des Blancs. C'est au milieu des Blancs qu'on est Nègre. Entre nègres, dans leur misère et leurs querelles, y a-t-il encore des nègres? Fanon écrit que « le nègre n'a jamais été aussi nègre que depuis qu'il est dominé par le blanc »,.. Car l'Européen, comme il est souvent souligné après Fanon, s'est fabriqué Blanc en fabricant le Nègre.

Négritude comme race ou comme condition nègre

Le suffixe indique de "Négr-itude" ne peut pas désigner une essence nègre, la race noire, mais la condition nègre, c'est-à-dire une histoire.

« On me faisait (déclare Césaire à propos du Cahier) des critiques

grammaticales, mais on ne voulait pas voir le fond, c'est-à-dire la condition du Nègre ». « Je suis une bête, un nègre, écrit Rimbaud, mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres.. »

Par le renversement de la Négritude, celui qu'on appelle Nègre, entend, en s'appelant nègre lui-même, se fonder sans l'Autre et se forger une identité réflexive et sans négation : mon nom, c'est «nègre». Ainsi, la Négritude de Césaire est une identité sans négation. Ce n'est pas une essence, mais une valeur, c'est-à-dire un étant historique.

Intégration, la métaphysique renversée

La métaphysique rationaliste procède par inclusion du particulier dans le général (la partie est inscrite dans le tout). Sous cette conception classique, le singulier « un » appartient à l'universel « l'Un ». A l'inverse dans le monde des valeurs, l'universel est intégré dans la singularité individuelle (l'Un dans l'un).

« Tout homme, écrit Montaigne dans les Essais, est la forme entière de l'humain condition ». En d'autres termes, «nègre» chez Césaire ne désigne pas une sous-classe de la classe des humains ; à l'inverse, c'est le concept «humain» qui est inscrit dans « l'être nègre» et cette intégration de la totalité dans l'individu le fait homme. La conception renversée de Césaire qui intègre l'universel dans la subjectivité individuelle constitue un déplacement radical du rationalisme déductif. On retrouve ce trait de déconstruction chez Hegel (Grande Logique, Théorie de la Mesure), pour lequel la qualité (le concept généralisant) est intégrée dans la quantité (l'étant individuel).

Un essentialiste comme Senghor concevra l'individu comme appartenant à une race, à un peuple. A l'inverse dans la poétique de Césaire, le sujet individuel porte en lui et sur lui toute l'historicité de la condition nègre. Le « nègre » n'appartient pas à une race (classe conceptuelle), mais porte sur son phénotype et dans sa mémoire déstructurée un récit diffus. Sartre écrit: «Etrange et décisif virage : la race s'est transmuée en historicité... » .

Ainsi, la Négritude de Césaire est identitaire comme histoire et mémoire, mais non pas comme essence immémoriale, sorte d'affirmation ou de confirmation des mythes occidentaux des races humaines et des origines.

Il convient donc de marquer une distinction méthodique entre un concept dans un discours philosophique (la Négritude) et une valeur dans une poétique du monde, "ma Négritude", "ma vieille Négritude" . Entre le concept (la) et la valeur (ma), on frise souvent l'amalgame de catégories entre essence et histoire. Ainsi avec le Cahier, nous quittons les classifiants et les nomenclatures d'objets abstraits pour entrer dans la narrativité d'une condition d'homme. En d'autres termes, la Négritude de Césaire ne peut pas s'interpréter dans une métaphysique, parce qu'elle est une poétique qui ne parle pas d'une « race » nègre, mais d'une « condition » nègre historique.

Ma race ? la race tombée

Les mythes de la biologie coloniale, fondatrice des racismes modernes, viennent à l'appui des interprétations essentialistes de la Négritude senghorienne. Mais, si le Nègre de Senghor appartient à une «race noire», celui de Césaire pour sa part, appartient à la «race tombée». On lit dans «Et les chiens se taisaient» (19) les deux répliques qui suivent entre la mère et son fils, le Rebelle.

La Mère
Le Rebelle

Ma race: la race humaine...
Ma race: la race tombée.

Cette répartition « race humaine | race tombée » dans la servitude est prise au sens des «Travaux et des Jours» du poète grec Hésiode. Hésiode divise le monde en « races » : la race des dieux, celle des rois, celle des guerriers, des clercs, des marchands, pour finir par celle des travailleurs serviles. La race «tombée» ne peut pas être d'essence biologique puisque c'est une chute et non un attribut propre.

Les deux bornes de la littérature Antillaise : coupure de la Traite et tellurisme caribéen

L'Afrique de Césaire est « imaginaire », mais elle n'est pas mythique comme celle de Senghor . En place de mythes fondateurs, les Africains des Antilles n'ont que des repères "calendaires" (Moi Laminare), c'est-à-dire du temps daté à partir duquel on projette un lieu d'avant la Traite, lieu nommé Afrique. La Traite (et le génocide des Indiens) divise le temps historique américain. La mémoire d'avant est brouillée ; la traite fait coupure et lien.

A l'autre extrême, pour marquer la fin (la fin des fins), les littératures antillaises ne se fondent pas sur des mythes eschatologiques religieux, mais sur son propre destin tellurique d'archipel « l'archipel arqué » (Cahier p 24). Dans ces pays, la terre (dans sa précarité sismique programmée) constitue le point de butée de tous les futurs. Plus que toutes les autres surdimensions tropicales (cyclones, entre autres) qui sont cycliques, la terre instable de ces îles reste une angoisse fine à peine cachée (le remède le plus efficace à notre naturelle futilité est la certitude diffuse de notre finitude).

Au bout du petit matin
sur cette plus fragile épaisseur de terre
que dépasse de façon humiliante
son grandiose avenir
__ les volcans éclateront
l'eau nue emportera les taches mûres du soleil
et il ne restera plus qu'un bouillonnement tiède
picoré d'oiseaux marins
__ la plage des songes
et l'insensé réveil. (p8)

Ainsi, la littérature antillaise contient ses bornes, bornes historiques et géologiques arbitrairement disposés, sans autre rapport entre elles que d'être le début et la fin d'une même histoire. Elle puise son inventivité dans les limites doubles de son destin.

L'archipel « échoué » déstructuré par des siècles de traite, d'exploitation et de guerres coloniales, maintient sous-jacente son identité tectonique intrinsèque. En d'autres termes, l'archipel écartelé par cinq siècles de colonialisme, conserve son unité comme un même lieu fragile du monde.

Iles cicatrices des eaux
Iles évidences de blessures
Iles miettes
Iles informes (Cahier p 55)

Entre le bouleversement de la Traite négrière et le tellurisme des îles caribéennes, le champ caribéen se déploie entre deux « désastres ».

L'absence de mythes dans le Cahier

La littérature antillaise est athée. Elle fourmille de contes et de légendes, mais ne prend appui sur aucun mythe fondateur. C'est une littérature qui, par la mise au jour de son passé, contient sa part de doute sur le futur de la condition humaine. On y trouve de l'imaginaire jusqu'au fantastique, certes, mais pas de fondation dans les légendes ni dans la magie (Africaine ou Antillaise) « Va-t-en mauvais gris-gris » : la magie des ancêtres n'est pas une arme contre l'oppression. Pareillement, les croyances religieuses, « punaise de moinillon » (punaise de bénitier des bigots et bigotes), n'accomplissent pas non plus de « miracles ». Cette constante anti-religieuse est reprise par Fanon qui note « La bourgeoisie colonialiste est aidée dans son travail de tranquillisation des colonisés par l'inévitable religion »

Métaphore d'une «terre» mâle et d'un « soleil» féminin.

Terre grand sexe levé vers le soleil (Cahier p)

Le «grand sexe levé» de la «terre» à la fois féminine et phallique dans son désir d'un «soleil» féminin par l'enjeu et masculin par la forme, est un tropisme

caractéristique du tellurisme césairien. « la négritude, en sa source la plus profonde, est une androgynie ». Sartre XXXIII Dans ce lieu de Négritude, « pays natal », le plus bel objet sur terre, le soleil, est « vénérien », objet castré, « cou coupé », objet masculin inversé par le désir phallique d'une terre devenue mâle. Le grand sexe levé, ce « grand cri nègre poussé d'une telle raideur », correspond à cette « Négritude debout », dont la révolution haïtienne a été le premier symbole. En d'autres termes, la Négritude ne peut être de pure essence africaine comme chez Senghor puisque cette « condition nègre » apparaît dans îles et sur les continents américains sous la forme de la Traite et de l'esclavage.

Esthétique « moderne »

La poétique de Césaire est moderne, au sens où l'on parle « d'art moderne » ou de « jazz moderne ». Césaire déstructure le français classique (parnassien). Sa prosodie est syncopée comme celle du Jazz, cadences brisées et syntaxe tropique, car la genèse de l'écriture se trouve, selon Césaire, dans « les formes contradictoires qui composent la vie collective ». « Le Cahier, déclare-t-il, est le premier texte où j'ai commencé à me reconnaître; je l'ai écrit comme anti-poème. Il s'agissait pour moi d'attaquer au niveau de la forme, la poésie traditionnelle française, d'en bousculer les structures établies, ... violence de Cannibale et où il fallait tout briser ». Premier lecteur Européen du Cahier, André Breton déclare « Je n'en cru pas mes yeux : ce qui était dit là, c'était ce qu'il fallait dire, non seulement du mieux mais du plus haut qu'on pût

le dire ! ... ce qu'il exprimait ne m'était en rien étranger... ; du plus simple au plus rare, tous les mots passés par sa langue étaient nus ». Notons que le choix du nom de la revue «Tropique» fondée par les écrivains de la Négritude (193) est délibérément ambigu. Il désigne à la fois une zone ou trope. D'une manière plus générale, la Négritude de Césaire est d'abord une langue nouvelle, langue à la syntaxe non-conventionnelle, mais pure, qui a contribué fortement au renouvellement du français moderne.

Lectures dans Cahier d'un retour au pays natal

Qui parle à qui dans le Cahier ? Qui est, qui sont ces «larbins de l'ordre» et ces «hannetons de l'espérance»; qui sont ces «mauvais gris-gris», «ces punaises de moinillons»?

Va-t-en, lui dis-je, gueule de flic, gueule de vache, va-t-en je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance. (Cahier d'un retour au pays natal p 7)

Le Cahier commence par un dialogue rompu, « Va-t-en, lui dis-je ». La suite d'insultes, «gueule de flic, gueule de vache», constitue un signe de rupture avec «l'ordre» du monde. La poésie commence par un adieu.

Le Cahier établit l'inventaire du «désastre» colonial, du « cachot du désespoir » (Cahier p22). Cette «vieille misère pourrissant sous le soleil», sous ce «vieux silence (de la pensée) crevant de pustules tièdes» . Ainsi s'énonce le premier regard de ce «retour au pays natal», livre ouvert de «l'affreuse inanité de notre raison d'être». Le constat est clair : «Notre raison d'être» est une valeur nulle. Les autres, suppôts de l'ordre établi, espèrent encore «hannetons de

l'espérance» que la condition coloniale peut être améliorée, humanisée. Mais la Négritude, le grand cri nègre, s'impose comme une négation, ou mieux, comme une fin.

Qu'y puis-je ?
Il faut bien commencer
Commencer quoi ?
La seule chose au monde qui vaille la peine de commencer :
La fin du monde, parbleu

Commencer par la «fin du monde» – la fin d'un monde - « pousser d'une telle raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées » (Armes miraculeuses p150). Pour Césaire et ceux de sa génération, la révolution prolétarienne et la lutte anti-coloniale commencent par la fin d'un monde, un « Grand Soir ».

Je ne joue jamais si ce n'est à l'an mil
Je ne joue jamais si ce n'est à la Grande Peur (Cahier p)

Cette association du Mouvement Ouvrier International et de l'anticolonialisme (énoncée dans le Discours sur le colonialisme), se retrouve dans le titre de l'ouvrage de Fanon «Les Damnés de la Terre», emprunté au chant révolutionnaire «l'Internationale». L'espoir est donc illusoire et reste à naître .

Car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie
que nous n'avons rien à faire au monde

L'œuvre de l'homme vient seulement de commencer

Calme et berce Ô ma parole l'enfant qui ne sait pas que la carte du printemps est toujours à refaire.(Cahier p)

foule et refoulement – dénis nègres

Une foule criarde
Si étonnement passé à côté de son cri

La caractéristique de l'aliénation coloniale est le refoulement. Cette « foule » qui n'est pas elle-même est « sans inquiétude » d'elle-même. Mais dans ses « paradis » intériorisés, le poète énonce sa certitude qu'un « vrai cri » « habite en elle » dans les « profondeurs », dans « quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil ».

Sans inquiétude
A côté de son vrai cri,
Le seul qu'on eût voulu l'entendre crier
Parce qu'on le sent sien lui seul
Parce qu'on le sent habiter en elle
dans quelque refuge profond d'ombre et d'orgueil
Cette foule à côté de son cri de faim, de misère, de révolte, de haine,
Cette foule si étrangement bavarde et muette (p9)
son cri de faim, de misère, de révolte, de haine,

Le « vrai cri » est muet. L'oxymore est souligné par le fait qu'en langue créole (une langue « natale » de Césaire) « crier : krié » veut dire nommer, c'est-à-dire parler.

Ah oui, des mots !
Bouche de l'ordre, ton nom ?
Raison, je te sacre vent du soir.
Beauté je t'appelle pétition de la pierre (Cahier p 27)

Cri

Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse
Le « grand cri nègre » n'est pas un hurlement, mais d'un discours refoulé. Césaire dénonce le déni de discours comme trait caractéristique du colonisé, car dans l'ordre colonial, le colonisé est « inter | dit ». Dans son édifice psychique de dénis acceptés et refoulés, le colonisé s'identifie au discours du maître ; quand il parle, ce n'est pas lui qui parle, c'est l'Autre.

Cette foule désolée sous le soleil,

Ne participant à rien de ce qui s'exprime
S'affirme,
Se libère au grand jour
De cette terre sienne

Le Cahier écrit la désespérance de la condition nègre qui prend une forme symbolique et par suite une valeur dans le langage avec la Négritude. Avant ce déplacement opéré par le mot, les refoulements et les « peurs » cachées maintiennent l'édifice des dénis.

De peurs tapies dans les ravins,
De peurs juchées dans les arbres,
De peurs creusées dans le sol,
De peurs amoncelées et ses fumeroles d'angoisse.

Cette dénégation radicale des dénis donne un sens au refus de dialogue qui inaugure le Cahier « Va-t-en lui dis-je ». Nier les dénis, c'est les détruire. La Négritude affirme qu'il y a du discours dans la condition nègre. Ce discours de la Négritude, Sartre l'a souligné, n'est pas une affirmation à l'Autre, au maître occidental, mais à soi-même.

En clair, la Négritude est une cure, «une quête orphique, inlassable descente du nègre en soi-même » écrit Sartre XVII.

Partir, détour et retour

« Partir » du pays natal, c'est donner à sa condition une dimension à l'échelle du monde.

« je retrouverais le secret des grandes communications » (Cahier p21).

Je serais un homme-juif
Un homme-cafre
Un home-indou-de-Calcutta
Un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas

L'homme-famine
L'homme-insulte
L'homme-torture

Un homme-pogrom
Un chiot
Un mendigot

Il n'est question ni de races ni de peuples dans cette énumération des « damnés de la terre », mais d'humains en tant qu'humains. La Négritude de Césaire pose qu'un nègre peut (doit) s'identifier à un juif, un indou, à tous ceux qui subissent « la famine, l'insulte, la torture »; à tous ceux qui subissent l'indignité, « chiot » ou qui sont traités comme tels, ou pire encore, comme les « mendigots », dernier étage social partout dans le monde.

« Qui, quoi sommes-nous ? admirable question ».

« Qui, quoi sommes-nous ? admirable question ». La réponse à « l'admirable

Réponse : nous sommes,

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel
mais ils savent en ses moindres recoins le pays de souffrance⁴⁴

Les quatre vers de cette réponse sont ordonnés autour de deux figures de discours, l'anaphore et l'adversatif. L'anaphore, très fréquente chez Césaire, est une figure d'identité par répétitions, et l'adversatif, la conjonction de deux valeurs contraires. Ainsi, la figure d'anaphore « ceux qui n'ont ... », par répétitions et différenciations, proclame l'existence de "ceux" à qui l'Occident colonial n'accorde qu'une identité négative. Autrement dit, « ceux qui n'ont... » sont des

sujets uniquement décrits par des manques et des dénis. Ils n'ont « ni inventé », « ni su dompter », « ni n'ont exploré » et n'existent que comme envers de l'histoire de la maîtrise du monde. Les sujets du verbe « savoir », contrairement à la forme syntaxique attendue (ceux qui n'ont ..., mais qui savent) - « ceux qui n'ont ..., mais ils savent » -, ne sont pas des agents (inventeurs, explorateurs), mais des patients du « pays de souffrance », car le savoir n'est pas une action, mais relève de la définition de l'être dans sa passion.

« Ceux qui n'ont inventé ni la poudre » pastiche l'expression populaire « ne pas avoir inventer la poudre », qui correspond au degré le plus bas de l'intelligence sociale. Mais c'est une pointe d'humour à double tranchant, car les Européens colonisateurs, ici désignés comme contraires de ceux qui n'ont rien inventé, ne l'ont pas inventé non plus (cette invention étant en principe chinoise). Le jeu de mots ainsi donné se termine par le lieu rhétorique de l'étymologie qui souligne que le mot « inventer » veut dire créer, mais aussi (découvrir - lat. Inuiner). Il s'agit donc, non pas d'un savoir pensé, d'une création, mais d'un transfert technique de la Chine vers l'Europe, emprunt devenu redoutable (les armes à feu) dans les mains de l'emprunteur.

L'invention de la « boussole » permet le voyage planétaire. Au XVI^e siècle, ce type de voyage qui caractérise les conquêtes coloniales est nouveau pour tous les peuples de la terre. On ne saurait en effet confondre la navigation côtière, (ni même la navigation d'errance droit devant soi comme les Vikings), à ce voyage sphérique, spatialement maîtrisé à tout moment grâce à un

repérage magnétique. Toutefois, la boussole n'est pas un savoir, mais un instrument de navigation, autrement dit une technologie avancée. Césaire refuse la technologie comme savoir, ce qui correspond aujourd'hui à ne pas confondre le progrès technique et celui de la connaissance.

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole
ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité
ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel

Le premier vers fait référence, par la boussole et le voyage, aux « Grandes Découvertes » du XVI^e siècle et par suite à la Traite esclavagiste. Le vers qui suit « ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité » fait référence à la Révolution Industrielle en Europe au XIX^e siècle et au type nouveau de colonialisme (capitaliste) qui s'instaure dans les pays d'Afrique et du Sous-continent Asiatique ; ainsi, "savoir dompter", métaphore figée appliquée à des forces de la nature, n'est pas un "savoir", mais un savoir-faire. Le premier requiert la sagesse d'un sujet, mais le second ne requiert que sa maîtrise du monde matériel. Le troisième temps de l'anaphore (répétition de « ceux qui ») correspond au troisième temps de la maîtrise du monde, c'est-à-dire l'époque moderne (exploration du fond des mers et du ciel). En effet, dans "ceux qui n'ont exploré ni les mers ni le ciel", il s'agit des profondeurs des mers, car leur surface est déjà acquise dans le premier vers. Seuls « ceux qui savent », mais qui ne maîtrisent rien, connaissent les profondeurs de la « souffrance » : Sartre note « il (le nègre) a touché le fond de la douleur humaine ».

La figure de l'anaphore comme figure de cadence joue ici un rôle de datation historique : premier vers (grandes découvertes et colonialisme esclavagiste XVI°-XIX° siècle), second vers (colonialisme capitaliste industriel XIX° et XX° siècles), troisième vers (Tiers monde actuel). Cette division du temps colonial qu'on retrouve chez Glissant (Discours Antillais p) indique bien l'historicité de la Négritude césairienne. Ceux qui ont inventé, su dompter et explorer ont créé « le pays de souffrance ». Jean-Paul Sartre parle « d'humanisme raciste puisque l'Européen n'a pu se faire homme qu'en fabricant des esclaves et des monstres ». Ce "pays de souffrance" n'est pas une abstraction poétique, c'est le « pays natal », mais tout autant le monde, puisqu'on sait que 85% de la planète a subi la colonisation.

Ecoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement
Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs

Négritude et histoire commune

Le mot « Nègre », malgré son renversement et appropriation, reste une insulte quand il est proféré par des « Blancs ». Depuis que les nègres se sont auto-proclamés nègres, les blancs ne veulent plus jouer leur rôle, ils ne veulent plus se proclamer blancs. Ainsi, Sartre : « L'Etre est noir, l'Etre est de feu, nous sommes accidentels et lointains ». « La vraie chair humaine, la chair couleur de vin noir ». Ce « racisme anti-raciste » qu'on trouve chez Senghor, chez Sartre et

chez tous ceux pour qui la Négritude est un concept, est absent de la poétique de Césaire. En un temps où tout est racial, où pas un Européen n'a d'autre repère que le phénotype racial, Césaire, est-ce le seul, s'en dispense. « Un grand poète noir (Breton) ». La langue « la vielle langue bourgeoise » bute contre son propre vocabulaire. Pour l'humanisme idéaliste, l'Etre est blanc, l'Etre est noir. La Négritude, Césaire en donne lui-même la clé: l'histoire, c'est-à-dire ici la narrativité.

Bibliographie

- Breton, André Un Grand Poète Noir (Postface du Cahier)
Présence Africaine, Paris 1983
- Césaire, Aimé Armes Miraculeuses NRF Gallimard, Paris 1970
Césaire, Aimé Moi Laminaire Ed. Seuil, Paris, 1982
- Césaire, Aimé Liminaire, Nouvelle somme de poésie du monde noir,
Présence Africaine 1966
- Césaire, Aimé Une Tempête, Seuil, Paris 1969
- Césaire Aimé Cahier d'un retour au pays natal
Présence Africaine, Paris 1983
- Fanon, Franz Peau noire masques blancs, Editions du Seuil, Paris, 1952
- Fanon, Frantz Damnés de la Terre Gallimard, Paris 1961
- Glissant, Edouard Intention Poétique, Editions du Seuil, Paris, 195
- Glissant, Edouard Discours Antillais Editions du Seuil, Paris, 195
- Jacquard, Albert Eloge de la différence,

La génétique des Hommes, Seuil, Paris, 1978

Kesteloot, Lylian Les Ecrivains Noirs 29

Ménil, René Orientation de la poésie, Tropiques N°2 1941

Sartre, Jean-Paul Orphée Noir
Préface à l' Anthologie de la Poésie Nègre et Malgache
Léopold Sedar Senghor, PUF, Paris 1948

Senghor, Léopold Sedar Ce que je crois

Soyinka Wole Mythe, Literature and the African World, Cambridge
University Press, 1976